

15. Juillet 1780.

445

exception que j'ai cru bien fondée alors, l'est encore mieux aujourd'hui, l'auteur aiant donné à ses assertions des fondemens plus solides encore & des développemens plus satisfaisans.

Cependant la raison qui me rend l'annonce de cette these indispensable, est d'une nature différente. Aux éloges que j'ai faits de celle de 1778, j'avois ajouté quelques légères critiques, auxquelles l'auteur a fait une attention trop marquée pour que je puisse la dissimuler, sans déroger à la maxime que j'ai inviolablement observée jusqu'ici, de justifier mes observations, ou de convenir de mes erreurs.

Des objections que j'ai hasardées sur la these de 1778, l'auteur en combat deux avec une étendue & un détail de raisons qui me persuade que la vérité relative à ces articles ne lui est point indifférente; je dois donc de mon côté ne point négliger de la dépouiller des nuages qui la couvrent, autant qu'il est en mon pouvoir de produire cet effet salutaire.

La première assertion que l'auteur justifie, est celle qui regarde le célèbre Wolff, qui pensoit comme bien d'autres instituteurs, que les enfans dont les mœurs commençoient à se corrompre, ne se corrigeoient pas aisément par des paroles, & que le sentiment physique devoit appuyer les leçons, pour combattre un autre sentiment physique dont on ne sauroit arrêter l'impression d'une manière trop efficace, sur-tout dans un âge où la raison n'a presque point de prise, & d'où néanmoins

G g